

Les jours redoutables

Par le professeur Albert Bensoussan

En ce crépuscule d'automne à Alger, debout dans le petit bureau vitré qui occupait le côté droit de notre véranda et qui était aussi le lieu des prières quotidiennes, mon père, en remettant en place mes mèches rebelles d'un geste habituel de sa main qui était toujours une caresse, me coiffait du petit béret noir qui, chez nous, avait précédé la minuscule kipa.

En cette veille de Rosh Hachana, c'était heure de prière et de recueillement. Alors il ouvrait son *Mahzor* en première page, et chantait d'un timbre triste, d'une voix monotone, *A'hot qetannah*, la complainte de « la petite sœur ». Tous deux debout dans l'enclos vitré sur notre véranda d'Alger, et coiffés d'un béret noir. Nous balançant de côté comme un chœur de pleureuses.

En avance sur la sonnerie du chofar qui va retentir à la prière du lendemain et qui se caractérise par un pleur en quatre séquences : *Teqi'ah*, son long et plaintif sur trois notes, si bémol-la bémol- si bémol ; *Chevarim*, trois sons successifs et gémissants sur une seule note (si bémol) ; *Terou'ah*, neuf sons courts, à succession rapide, toujours sur la même note initiale (si bémol), s'achevant sur *Teqi'ah*, la longue note plaintive du début, que l'on peut ou que l'on doit tenir plus longtemps, sur le la bémol, en allongeant la plainte..

Au premier soir de Rosh Hachana, donc, nous devons, debout, courbés, balancés, psalmodier ce chant, *A'hot qetannah* אַחוֹת.קַטְנָה, qui est un poème d'Abraham Hazan de Gérone (la ville des Cabalistes), écrit au XIII^e siècle. Pour moi, le dernier de la famille, le benjamin – ainsi que m'appelait papa -, qui avais, avant moi, deux grandes sœurs (et trois grands frères), cette petite sœur restait mystérieuse, comme une personne dont on déplore l'absence, et que l'on pleure. Et je comprenais bien, par la voix grave de mon père et sa mine affligée, qu'il s'agissait d'un chant désolé et d'une affliction. Plus tard j'ai cherché à comprendre, puis à expliquer.

Cette prière, comme souvent dans la liturgie des fêtes, est un poème composé dans les règles de l'art, artistiquement rythmé et avec des rimes parfaitement ordonnées, en neuf strophes. L'ouverture se compose de trois vers s'achevant sur un refrain qui sera répété à la fin de chaque strophe, composée, pour les huit strophes suivantes, de quatre vers. La rime du refrain, comme la rime du premier vers et celle du dernier vers de chaque strophe, est toujours la même : *teyah* תִּיהַ, avec ce h signe du possessif = « à elle ». Ce *teyah* martelé pas moins de vingt fois constitue un accent tonique qu'on pourrait comparer à quelque

derbouka assourdie, si l'on songe que le *t* initial est une consonne occlusive sourde, marquant un heurt, prolongé par l'écho du *h* final. Même en liturgie, surtout en poésie, il nous faut toujours parler de musique et de technique musicale – ce que font toujours les psaumes du *Tehilim* en avertissement initial : « sur le guitit », « sur instrument à cordes », « pour le chef du chœur », « sur les marches du Temple », etc. Nos musiciens de l'ancienne Algérie, experts en rythmes judéo-andalous où s'illustrèrent Cheikh Raymond Leyris, maître du maalouf, et Lili Labassi, maître du chaabi, sans parler de l'ineffable Sassi, qui vocalisait et stridulait le samedi, au moussaf, le plus beau, le plus poignant *Keter*, savaient tout de cette science musicale, et pouvaient aisément pleurer, l'un avec son oud, l'autre avec son violon, le troisième avec cette voix de tsippour, mais sur... sur quoi, au fait ?

Nous y venons. Sur l'exil, bien sûr. L'exil juif, la Galout. Alors retournons à ce début si énigmatique : *A'hot qetannah*, « Petite sœur ». Le poème est la description de ce que fait ce personnage initial – bergère sans troupeau, cultivatrice à la vigne dévastée –, de sa misère, de ses insuffisances, de ses malheurs, suivie d'une invocation – Dieu de grâce et guérisseur – et d'un appel à la libération et à la délivrance. Car cette enfant se trouve au fond du gouffre, ici nommé *bor*, une fosse semblable à celle où fut précipité Daniel, que sa foi seule sauva de la mort. Ou au fond de ce ventre du poisson où se morfondit Jonas trois jours durant, en pénitence, et aussi en espoir de délivrance,

ainsi que nous le lisons dans la Haftara de min'ha à Kippour. Ce mot *bor* בור est plastique, fait image, et il est aussi, là encore, sonorité : le *b/beth*, consonne occlusive sonore, dit bien la violence, la voyelle *o/vav* traduit ou dessine la rondeur de la fosse et l'encerclement de la victime, et le *r/resh* n'est que frémissement d'horreur. Il faut scander les mots, les mettre en bouche et bien articuler pour s'en approprier pleinement le sens. C'est cela aussi la prière : être pénétré par le son, la forme et le sens des mots. C'est pourquoi, je recommande aux rabbins et officiants de ne pas « expédier » nos prières à la va-comme-je-te-pousse, comme pour s'en débarrasser, mais d'articuler comme il faut, quitte au détriment d'autres prières, et sans dommage ; nous avons pour cela le conseil d'Isaïe, qui a toujours privilégié un cœur sincère et pur sur un champion de la prière rapide... et vaine : nous ne sommes pas des stakhanovistes des prières, l'essentiel est de les dire, presque toutes, voire seulement une, d'un cœur convaincu, en martelant et comprenant le sens.

Et donc cette petite sœur se trouve dans ce trou, qui est aussitôt nommé et déterminé : *bebor galout* בבור גלות, dans la fosse de l'exil. Et dans cette fosse, elle connaît un sort terrible, son âme se dissout, *nafchah nitekhet* נפשה נתכת. Sur cette enfant pèse un mot très fort, répété, asséné à la rime huit fois, un mot rude et méchant, qui sonne comme une injure, dans le refrain *veqilelotéyah* וקללותיה : le mot *qelalah* קללה, qui signifie malédiction. Le refrain demande

donc « que cette année en finisse avec ses malédictions ». Maudite, cette enfant, abandonnée dans son gouffre et son exil, est spoliée, ruinée, misérable et déçue. Par qui ? Par ces étrangers, ces barbares – *zarim* זרים — au milieu desquels elle habite. Pourtant elle implore, par ses prières et par ses chants, en tendant les bras vers son « chéri » — *dodah* דודה –, c'est-à-dire Lui, Dieu, qui saura entendre sa supplication, la délivrer, la ramener à ... Sion. Et alors là, le poète emprunte l'un des plus beaux versets d'Isaïe (62,10) : « Aplanissez, aplanissez – *solou solou* – ses chemins » סלו.סלו.מסלותיה. Oui, finalement le chemin est tracé devant celle que nous devinons être non pas fille d'Israël, mais la personnification d'Israël en exil. C'est d'elle que parlait *Chir Hachirim*, le *Cantique des Cantiques*, où les frères se lamentent, au dernier chapitre (8,8) : « Nous avons une petite sœur, disent-ils, et voilà, ses seins n'ont pas poussé et qu'allons-nous faire lorsqu'on parlera d'elle », c'est-à-dire lorsqu'on l'heure sera venue de la marier ? Que dira, où sera alors son *dodah*, son chéri ? Quel espoir pour elle, dont l'âme s'est flétrie, et le corps fané, ou pas encore mûri. Qui ne voit ici l'allégorie, dont ont tant usé les prophètes et les poètes juifs ? Et quand lui sera-t-il donné, à Israël en exil, de monter sur les hauteurs pour humer enfin les parfums édéniques – *'al haré bessamim* על.הרי.בשמים , ces parfums que nous respirons chaque samedi soir à la *havdala* en rêvant du retour à Sion ? C'est sur cette expression que se clôt le « Chant des

Chants » de Salomon, et l'espoir, de même, jaillit à la fin de notre prière de Rosh Hachana, où la malédiction est finalement remplacée par la bénédiction, qui aura le dernier mot : *Ta'hel chanah ouvirkhoteyah* תחל.שנה.וברכותיה, Que l'année commence avec ses bénédictions !

On notera que cet appel à la bénédiction, et donc à la libération, intervient à la fin de la neuvième strophe. Nous avons donc huit strophes pour les malédictions et la neuvième pour la bénédiction. C'est un cabaliste qui a écrit ce poème, et qui savait bien que 9 est le chiffre de la plénitude, car le 9 marque la fin du cycle des nombres à un chiffre. Et il savait aussi que 9 représente la guematria du mot *Emet* אמת, la vérité, mais aussi ce mot qui renferme la vie, comme le dit le Maharal de Prague de son Golem (qu'on efface de son front l'aleph initial, et c'est la mort – *met* מת – de sa créature d'argile). Et nous savons enfin que 9 est le chiffre de la délivrance, celle de l'enfant qui naît au 9^{ème} mois, mais aussi de la *guéoulah* – au contraire de la *golah*, qui ne s'en distingue que par ce jeu de mots ou, disons, cette paronomase — : en effet, la guematria de *guéoulah* גאלה – guimel, aleph, lamed, heh – aboutit bien au chiffre neuf. Ce qui fait que ce poème traduirait le passage naturel, ou plutôt surnaturel, puisque le miracle est sollicité par la prière, du trou noir de la fosse, de l'exil, de la *golah* גולה, au grand jour libre de la *guéoulah*.

Alors, bien sûr, mon père souriait à la fin et claironnait le dernier mot du refrain avec une joie qui retroussait les crocs de ses

moustaches, qu'il frisait chaque matin en passant le fer sur la flamme, sauf le samedi, bien sûr, et surtout pas le matin de Kippour. Il me pressait contre lui et sa main, à nouveau, démêlait mes mèches folles de rêveur, oui, sa paume balayait mon béret et il me bénissait, comme il m'a toujours béni chaque jour de sa très longue vie, lui qui frôla le centenaire, lui qui fut père et patriarche, et me donna ce prénom encombrant en mon jeune âge, Abraham אברהם, « celui qui est sur les hauteurs » (qui est tête en l'air ?), mais mes hauteurs à moi ont toujours été ces nuages où se perdait ma rêverie. Sans savoir encore que c'est par le nuage et dans la nuée que Dieu se montra au peuple d'Israël. Et que la rêverie peut bien être le lieu de la rencontre et de l'esprit.

Alors quand nous prions et récitons ce magnifique poème, qui mériterait une plus ample analyse, savons-nous bien que nous parlons de nous, peuple de la Galout ? Comme le pensait et le disait si bien le poète qui composa ces rimes, cet Espagnol, ou plutôt ce Catalan de Gérone, qui se nommait précisément Abraham. Oui, l'auteur de notre *Ahot qetanah* fut un cabaliste du XIII^e siècle, Abraham ben Itshak Gerondi, et il fut le disciple de cet « Isaac el Cec », comme l'appellent aujourd'hui les Catalans, Isaac l'Aveugle, cet homme qui vivait dans la seule rue juive – *el Call*, dit-on en catalan, et cela signifie non pas la rue, comme on pourrait le croire, la *calle* espagnole, mais le *kahal* hébraïque, l'assemblée des Juifs — qu'on ait mise à jour lors de fouilles archéologiques et restaurée à Gérone,

capitale espagnole des Cabalistes, la ville du Nahmanide, et de tant d'autres qui nous ont offert leur sagesse, leur enseignement, leurs lumières, et ici le feu divin de la Parole (« L'arme de la Parole », dira le rabbin Claude Brahami, dans sa célèbre collection de rituels). Et qui, par chance, lumière du judaïsme, ont banni de nos Beth Haknesset la colère, l'orgueil, l'immodestie, le mauvais caractère, et même la haine (qui est désir de tuer), la hargne, la division en clans ennemis par la faute d'un mauvais berger, toutes ces choses et ces fautes dont il nous faudra bien battre notre poitrine en assénant notre poing sur la multitude de nos péchés à l'heure du *Vidouï* וְדוּי, de la confession des fautes à Kippour. Mais pour le plus grand nombre, je le sais, les âmes contrites, les fronts humiliés, les pieds nus sur les semelles de cordes, oui, si leur sincérité est sans faille au bout des 26 heures de jeûne et de contrition, alors ceux-là seront purs au regard de la divinité : *Lifné Adon.ai titharou* לפנייהוה־ תטהרו.

Quand le rabbin Chemoul, au Grand-Temple à Alger, se tournait vers tous les contrits qui, au soir de Kippour, avaient peine à retrouver leur voix et leur voie dans leur vue brouillée et le dédale des rues nocturnes de la Casbah, il leur disait, à chacun, de sa voix lasse, rocailleuse, pleine de *hessed* et de bienveillance : *Lekh* לך *bessim'ha* בשמחה « Va dans la joie ! » Et c'était comme si le Maître Suprême nous renvoyait de l'école pour retourner à la maison en nous flanquant une taloche immensément tendre sur le haut du crâne.

Déjà la migraine s'éclipsait, le ventre reprenait une enflure raisonnable, ma bouche s'arrondissait face aux effluves nocturnes, toutes narines déployées en quête de la profusion des senteurs.

L'automne, en vérité, chez nous, était une explosion de bonheur. Un espoir, une confiance : la foi. Et nos cœurs exultaient.

Albert Bensoussan

